

# FONCTIONS DE L'ESPACE CHEZ TROIS MISSIONNAIRES FRANÇAIS DE LA RÉGION DES GRANDS LACS AU XVII<sup>e</sup> SIÈCLE

François Paré\*

L'étude montre comment le récollet Gabriel Sagard, le missionnaire et cartographe sulpicien René Bréhant de Galinée et le jésuite Claude-Jean Allouez, figures missionnaires importantes de l'expansion vers l'Ouest entre 1630 et 1680, repensent l'espace de la région canado-américaine des Grands Lacs en l'absence de repères visuels permanents.

*Functions of Space in the works of three French Missionaries in the Great Lakes Region in the 17<sup>th</sup> Century*

The study shows how the Recollect Gabriel Sagard, the Sulpician cartographer René Bréhant de Galinée and the Jesuit Claude-Jean Allouez, prominent missionary figures in the expansion to the West between 1630 and 1680, rethink the spaces of North America's Great Lakes' region in the absence of permanent visual references.

*Funzione dello spazio in tre missionari francesi della regione dei Grandi Laghi nel Seicento*

Lo studio evidenzia le modalità secondo cui il francescano Gabriel Sagard, il cartografo sulpiciano René Bréhant de Galinée e il gesuita Claude-Jean Allouez, figure missionarie di spicco nell'espansione verso Ovest tra il 1630 ed il 1680, ripensano lo spazio della regione nord-americana dei Grandi Laghi in assenza di riferimenti visivi fissi.

Il est aujourd'hui reconnu que les peuples autochtones d'Amérique, largement nomades, disposaient à l'arrivée des Européens de connaissances cartographiques transmises oralement qui leur permettaient de s'orienter sur de très longues distances et de configurer de façon précise les intersections fluviales et les routes de portage (Short). Le commerce interrégional et même continental qu'ils pratiquaient supposait, en effet, un balisage des espaces géographiques dont les voyageurs français ont rapidement compris l'intérêt. Incapables d'appliquer aux territoires découverts les cadastres familiers de la cartographie européenne, les missionnaires et commerçants français s'en remettaient alors avec une certaine appréhension à leurs hôtes autochtones pour ne pas risquer de se perdre en forêt ou de ne pas retrouver la piste du village d'accueil. Réal

\* University of Waterloo, Ontario.

Ouellet fait remarquer que certains récits viatiques de la Nouvelle-France présentent une vision idéalisée des espaces traversés et ne rendent donc pas compte des obstacles réels rencontrés par les voyageurs. Pours produits de l'écriture, ces conceptions édéniques de l'exploration coloniale s'appuient sur «une vision euphorique du monde où les humains vivent heureux et vertueux parce que leurs rapports ne sont pas déterminés ou pervertis par la richesse accumulée, mais par la générosité d'une nature opulente qui comble tous leurs besoins» (121).

Bien que les récits tendent en effet à propager une vision édulcorée des espaces naturels, il n'en demeure pas moins que les perceptions du village autochtone, du sentier, ou de la forêt relèvent d'une appréhension plus subjective du terrain. Elles désignent souvent un sujet fragilisé par sa méconnaissance de la géographie et du climat, et dépendant des conseils de ses hôtes dont il ne maîtrise pas parfaitement la langue. De nombreux textes, surtout en région éloignée de Montréal et de Québec, laissent transparaître une pesante solitude et un désarroi devant l'absence totale de repères et de définitions. Tel est le cas des voyageurs missionnaires qui se sont rendus dans la région des lacs Ontario, Huron et Érié entre 1630 et 1670 environ.

### **Le désir ethnographique**

Il est clair que l'éloignement considérable des 'Pays d'en haut'<sup>1</sup>, en regard de Ville-Marie (Montréal) et de Québec<sup>2</sup>, et l'absence de marqueurs visuels permanents (église, monuments, places urbaines, murs) forcent les migrants français qui s'y aventurent à repenser leur conception de l'espace. Pour tenter de comprendre le déplacement des perspectives, nous porterons notre attention, dans les pages qui suivent, sur trois figures missionnaires importantes de l'expansion

<sup>1</sup> On appelait 'Pays d'en haut' la région des Grands Lacs (Ontario, Érié, Huron, Michigan et Supérieur) de part et d'autre de la frontière canado-américaine actuelle. Au milieu du XVII<sup>e</sup> siècle, cette vaste région est faite de territoires autochtones dont les tracés sont bien définis. De nombreuses langues y sont parlées, parmi lesquelles les langues wendate (huron) et anishinabe (algonquine) sont considérées comme essentielles par les autorités coloniales. Les jésuites ont également fondé des missions en territoires seneca et onondaga dans l'État des New York actuel sur la rive sud du lac Ontario. Sur l'histoire des nations autochtones d'Amérique au XVII<sup>e</sup> siècle, consulter l'ouvrage d'Anderson (14-53). Sur l'Iroquoisie, voir Parmenter.

<sup>2</sup> Les territoires wendats de la Huronie où se succèdent récollets et jésuites entre 1623 et 1649 sont à environ 1 500 kilomètres de Québec, une distance considérable au XVII<sup>e</sup> siècle. Sur les modes de transport maritimes en Nouvelle-France, voir l'excellente étude de Standen.

vers l'Ouest entre 1620 et 1670 environ. Il s'agira d'abord du récollet Gabriel Sagard (c. 1590-1640), établi au lac Huron dans les territoires wendats, et de son *Voyage du pays des Hurons*, publié à Paris en 1632. Nous considérerons ensuite les écrits mieux connus de Jean de Brébeuf (1593-1649), arrivé en Huronie en 1626 et auteur de deux *Relations* décrivant à la fois les efforts d'évangélisation et, de façon très détaillée, les rites et coutumes du peuple wendat. Enfin, il s'agira de présenter le récit du missionnaire et cartographe sulpicien René Bréhant de Galinée (c. 1645-1678), qui évoque entre autres le séjour prolongé d'un petit groupe de Français sur la rive nord du lac Érié durant l'hiver 1669-1670. Nous porterons notre attention sur l'expérience de l'arrivée du missionnaire scripteur en terres autochtones: la descente du canot au terme du long voyage, l'appréhension devant le rivage inconnu et l'angoisse de la pénétration à l'intérieur des terres.

Bien que ces hommes aient appartenu à trois communautés religieuses fort différentes, leurs récits de l'aventure coloniale au centre même du continent font état de leur fascination pour les lieux traversés et, en dépit du mandat évangéliste qui était leur première préoccupation, leur désir de s'intégrer aux modes de vie autochtones. Ces textes souvent saisissants témoignent aussi de la naissance, à même le projet colonial français, d'un discours ethnographique différencié sur la coutume, la filiation familiale et la langue dans les sociétés amérindiennes. Une telle connaissance de l'Autre est piégée, comme le note Yvon Le Bras dans son article sur Jean de Brébeuf et les *Relations* de son séjour en Huronie: «[l]a nécessité de concilier la présence énigmatique du 'sauvage américain' avec les enseignements des Écritures sous-tend en effet le discours ethnographique jésuite et en oriente à tel point le sens qu'il est permis d'y voir moins une expression de la différence que l'impérieuse nécessité de la nier» (142). Si, comme le pense Simon Harel, notre époque présente «affirme la caducité du lieu» (103), la perspective des voyageurs missionnaires suppose au contraire la permanence des espaces marqués par les signes de la présence humaine. Cela dit, le récit viatique souligne du même souffle l'effacement potentiel de ces traces, de sorte que le sujet voyageur est constamment menacé de se perdre dans des lieux qu'il reconnaît assurément, mais qui restent touchés par une indétermination fondamentale. Le missionnaire, loin de ses ports d'attache et de ses supérieurs, semble tout à coup vulnérable, malgré les lectures effectuées avant le départ et les admonitions de ses prédécesseurs. La pensée de rassembler le troupeau dispersé l'obsède et la peur réelle et symbolique de l'égarement occupe une part importante de ses écrits<sup>3</sup>. Outre les éléments

<sup>3</sup> Sur cette topique de la vulnérabilité et de la dispersion, voir la très belle analyse de Gomez-Géraud (225-226).

ethnographiques, on peut donc avancer que le récit missionnaire introduit dans le discours ‘une pensée de l’itinérance’ qui constituera un des fondements culturels de l’Amérique française (et sans doute de l’Amérique tout entière).

Il faut reconnaître que, s’ils sont tous à des degrés divers préoccupés par la conversion des populations locales, les missionnaires français établis dans la région des Grands Lacs restent néanmoins conscients de la nécessité de codifier et d’apprendre les langues autochtones, ce qui permet d’intégrer les enseignements du christianisme à un ensemble de coutumes identifiables. L’expansion coloniale française entre 1620 et le début du XVII<sup>e</sup> siècle se déroule donc, comme bon nombre de chercheurs l’ont montré (Delâge, Turgeon) dans un climat d’échanges plus ou moins soutenus sur tous les plans: culturels, économiques, linguistiques et symboliques. On ne devrait pas négliger ces formes initiales de l’activité missionnaire française en Amérique du Nord, bien qu’elles aient mené assez rapidement à la mise en place de violentes structures d’exploitation dont la prémisse était sans aucun doute la marginalisation et la disparition des sociétés hôtes. Cependant, au moment où Gabriel Sagard et ses collègues s’établissent en Huronie en 1623, les établissements français sur les rives des Grands Lacs ne permettent pas encore d’établir des assises permanentes. À l’instar des voyageurs et des coureurs de bois, les missionnaires jésuites, récollets et sulpiciens évoluent dans la périphérie absolue du gouvernement colonial et leurs écrits témoignent de cet isolement irréductible.

### **Gabriel Sagard, le rivage wendat et la terre avaleuse des hommes**

La revue *Études littéraires* vient tout juste de consacrer, sous la direction de Marie-Christine Pioffet, un important dossier aux textes du missionnaire récollet Gabriel Sagard. Arrivé sur les rives du lac Huron en 1623 en compagnie de Josep Le Caron et Nicolas Viel, il s’installe éventuellement dans le village wendat d’Ossossané pour vivre au milieu de ses hôtes dans une maison longue traditionnelle. Contrairement à d’autres missionnaires plus tardifs, comme Jean de Brébeuf dans les années 1630, Sagard ne semble pas chercher à construire une habitation à l’écart du village autochtone. Au contraire, il souhaite adopter les mœurs de sa famille d’accueil dont il se présente comme le fils adoptif. Cette expérience sur le terrain confère aux textes de Sagard une valeur ethnologique importante, puisque le *Voyage du pays des Hurons*<sup>4</sup>, rédigé après son

<sup>4</sup> Nous utilisons ici l’édition du *Grand voyage du pays des Hurons* préparée par Réal Ouellet et Jack Warwick, ce volume annoté étant largement disponible à l’heure actuelle. Nous référerons à ce volume sous le sigle *GVPH*, suivi de la page. Quant à l’*Histoire du Canada*

retour en France, et l'*Histoire du Canada* constituent des témoignages essentiels nous permettant de connaître la société wendate du XVII<sup>e</sup> siècle. Dans son introduction au dossier d'*Études littéraires*, Marie-Christine Pioffet insiste sur le parti-pris d'humilité qui anime les projets d'écriture du missionnaire récollet et «sa vive curiosité pour la flore, la faune et les coutumes du pays qu'il rapporte le plus souvent avec un souci de précision digne d'un naturaliste ou d'un ethnologue» (9-10). Pour cette chercheuse, le «style personnel» privilégié par Sagard témoigne d'un effort de traduire l'étrangeté de l'expérience vécue par le prisme d'une subjectivité «dénudée de toute érudition superflue» (13). Ce positionnement humble et bienveillant ne fait pas du missionnaire un témoin impartial en symbiose avec les événements et les peuples observés. Cependant, Sagard évoque à maintes reprises le souci pédagogique qui anime ses récits et la valeur d'un «style ordinaire» éclairé par «la lumière de la raison» (*Le grand voyage du pays des Hurons*: 73).

Deux passages des chapitres IV et V du *Grand voyage du pays des Hurons* serviront ici d'ancrages à notre réflexion sur l'espace. Pour Sagard, le voyage missionnaire se caractérise par une expérience de l'éloignement radical. C'est ainsi qu'à la proximité rassurante du village wendat, éminemment compact par sa structure clanique, s'oppose l'expérience déstabilisante du canot et de la forêt elle-même. Comme Jean de Brébeuf quelques années plus tard, l'auteur du *Grand voyage du pays des Hurons*, passant sous silence les semaines passées à remonter le fleuve et les rivières et les inconforts du canot, insiste avant tout sur les arrêts de portage aux abords de la forêt et sur les campements érigés en toute hâte contre les éléments. Si l'exploration du continent n'a pu se faire qu'à partir des voies d'eau, comme en conviennent souvent les historiens de la Nouvelle-France, force est de constater que cette perspective est fortement atténuée chez Sagard et d'autres missionnaires par le compte rendu détaillé des emplacements naturels et des villages autochtones. Dans les écrits de Sagard, ces lieux de passage entre le lac ou la rivière et les terres intérieures forment des seuils incertains, des interstices parfois terrifiants, marqués par l'absence de repère et la peur de l'au-delà. Entre le canot, habitacle nauséabond et pourtant rassurant, et les premières structures du village autochtone, le rivage est déterminé par de puissants symboles de la disparition.

Dans *Le grand voyage du pays des Hurons*, Sagard s'attarde justement sur l'expérience de l'abordage à chaque escale du voyage vers la Huronie et au terme

*et voyages que les Freres Mineurs Récollets y ont faicts pour la conversion des Infidelles*, un ouvrage plus polémique, surtout à l'endroit des jésuites, il n'existe pas d'édition récente. L'ouvrage, paru en 1636 chez l'éditeur parisien Claude Sonnius est toutefois disponible en ligne sur le site de la Bibliothèque Nationale de France.

même du périple, alors que le missionnaire s'avance seul sur la rive, tandis que les guides autochtones s'affairent à amarrer le canot et à ramasser le matériel. Dès les premières pages du chapitre IV où Sagard raconte son arrivée dans le territoire des Épicéris (les Nipissingues), le texte contraste la frayeur de l'abordage à la délicatesse et l'hospitalité de l'autochtone dans la proximité étroite du canot. N'est-ce pas le guide algonquin qui partageait avec l'étranger à son bord sa couverture en peau d'ours quand il pleuvait la nuit? Lui encore qui «disposait la place le soir, où je devais reposer la nuit, y accommodant quelques petits rameaux, et une petite natte de jonc qu'ils ont accoutumé de porter avec eux en de longs voyages, en compatissant à ma peine et ma faiblesse» (128)? Cette tendresse parentale de l'hôte autochtone, décrite avec une grande affection par le narrateur, s'oppose dans le récit à la menace explicite des terres intérieures.

Précédant ses hôtes – assez curieusement, car il ne sait pas où aller! –, le missionnaire sent la terre s'ébranler sous ses pas. Ce tremblement du paysage acquiert alors une forte dimension symbolique sur laquelle Sagard insiste: «Un jour ayant pris le devant, comme je faisais ordinairement pendant que mes sauvages déchargeaient le canot, parce qu'ils allaient (bien que chargés) d'un pas beaucoup plus vite que moi, et m'approchant d'un lac, je sentis la terre branler sous moi comme une île flottante sur les eaux» (128). Bien plus, la marche du missionnaire l'amène bientôt au milieu des nombreux marais rocheux qui ponctuent les terres vers le lac Huron. Et une peur profonde de l'engloutissement s'installe en lui: «il nous fallait aussi parfois passer par de fâcheux borbiers, desquels à toute peine pouvions-nous nous retirer, et particulièrement en un certain marais joignant un lac, où l'on pourrait facilement enfoncer jusque par-dessus la tête» (128). Ce chapitre crucial du *Grand voyage du pays des Hurons*, celui de l'arrivée en Huronie, s'ouvre donc sur la scène inaugurale dans laquelle le voyageur entrevoit sa disparition même dans l'étrangeté imprévisible paysage.

En d'autres circonstances, ce même rivage surprend le missionnaire par les signes de présence humaine. En longeant le lac Nipissing (au pays des Épicéris), une figure familière fait signe. Il ne s'y attendait pas, mais la rive est peuplée d'hommes solitaires qui semblent n'avoir d'autres fonctions que d'attendre en scrutant l'étendue du lac: «[c]e fut là où je trouvai le Père Nicolas<sup>5</sup> proche du lac, où il m'attendait. Cette heureuse rencontre et entrevue nous réjouit grandement et nous nous consolâmes avec quelques Français pendant le peu de séjour que nos gens firent là» (129). Tout à coup, il semble qu'il soit permis d'envisager l'espace du rivage comme un lieu habitable. Cette pénétra-

<sup>5</sup> Il s'agit du récollet Nicolas Viel arrivé un peu plus tôt dans la région.

tion du territoire liminaire est d'ailleurs soulignée par un grand festin auquel tous participent, y compris et surtout les autochtones du Nipissing dont les talents de sorcellerie fascinent le narrateur.

Au chapitre V, à l'arrivée du convoi en Huronie, le jour de la fête de saint Bernard, Sagard prend encore une fois la tête des marcheurs et transporte lui-même ses 'hardes' et 'paquets' sur une longue distance. Il se sent cependant affaibli par le voyage. Et voilà qu'encore une fois la pénétration des terres intérieures le livre totalement à lui-même: «je me perdis du droit chemin», explique-t-il d'entrée de jeu, «et me trouvai longtemps seul, sans savoir où j'allais. À la fin, après avoir bien marché et traversé pays, je trouvai deux femmes huronnes proche d'un chemin croisé et je leur demandai par où il fallait aller au bourg où je devais me rendre» (138). Cet épisode très important sur le plan de la construction de la figure subjective préfigure chez Sagard l'ensemble des tableaux ethnographiques qui occuperont le reste du récit. Bien qu'il ait cherché par tous les moyens à apprendre la langue wendate et à s'intégrer à la vie quotidienne de ses hôtes («ils me traitèrent aussi doucement que leur propre enfant», 139), le récollet reste hanté par l'extériorité et l'itinérance fondamentales du sujet déplacé, avalé et transformé par la distance parcourue et incapable de déchiffrer les signes qui se présentent à lui. Autant il lui semble enfin comprendre les mœurs autochtones, autant il ne cesse de reconnaître son incapacité à saisir sa place interstitielle entre l'acclamation dont il est l'objet et le sentiment de déperdition qui menace ceux qui mettent pied sur le rivage. Or Sagard n'est pas seul à traduire sur le mode du vacillement l'expérience de l'arrivée dans les territoires autochtones des Grands Lacs. Quelques années plus tard, le jésuite Jean de Brébeuf évoquera son incapacité de s'orienter au moment de prendre pied à son tour en Huronie.

### **Jean de Brébeuf à la croisée des chemins**

À la suite de l'assassinat présumé de Nicolas Viel<sup>6</sup> par les Wendats entraînant le départ définitif des missionnaires récollets de la Huronie en 1625, les autorités coloniales tentent de préserver les alliances conclues dans cette région stratégique. Les Wendats étaient considérés par les Français, en effet, comme des acteurs politiques, culturels et linguistiques de premier ordre, au centre d'échanges commerciaux sur tout l'Est du continent. C'est ainsi que les jésuites prennent à

<sup>6</sup> Dans le *Dictionnaire biographique des récollets en Nouvelle-France, 1615-1645 – 1670-1849*, Odoric Jouve suggère plutôt que le père Nicolas Viel serait mort dans un accident de canot non loin de Ville-Marie (cf. 873).

leur tour la route d'Ossossané sur les rives du lac Huron. Jean de Brébeuf s'y installe<sup>7</sup> donc pour un temps de 1626 à 1629, puis encore, à titre de supérieur de la mission, en 1634. En 1649, alors qu'il est traqué par des guerriers iroquois, il assiste à la destruction de la confédération wendate et voit disparaître une civilisation complexe à laquelle il s'était grandement attaché au cours des ans. Comme Gabriel Sagard, Brébeuf consigne dans ses *Relations* et ses lettres aux supérieurs de la Compagnie de Jésus le récit de sa remontée du Saint-Laurent et de la rivière des Outaouais, ses contacts avec les autochtones et ses observations ethnographiques sur les rituels pratiqués par ses hôtes<sup>8</sup>. Le missionnaire se dit reconnaissant de l'accueil qu'il a reçu, surtout que ses compagnons et lui n'avaient pas de cabane où s'abriter à leur arrivée: [v]ous pouvez vous loger où vous voulez car cette nation, entre toutes les autres, est fort hospitalière envers toutes sortes de personnes, même envers les étrangers, et vous y demeurez tant qu'il vous plaît, toujours bien traités à la façon du pays» (18). Moins les êtres humains rencontrés en pays autochtones, ce sont plutôt les paysages naturels, changeants et indéterminés, qui inquiètent le missionnaire. Comme son prédécesseur, Brébeuf insiste sur l'espace liminaire de la rive et sur ses effets de désorientation.

Dans la *Relation* de 1635, le récit évoque d'entrée de jeu la solitude du missionnaire qui, pendant tout le voyage en canot, ne peut communiquer efficacement avec ses guides autochtones. Cet isolement exacerbe l'impression de danger qui entoure l'expédition. Sans connaissance précise de la géographie, le voyageur français ne peut mesurer l'étendue des portages, ni même la distance parcourue. Le mutisme auquel il est condamné dans le récit de Brébeuf s'oppose à la convivialité du canot et des campements temporaires chez Sagard. Dans la *Relation* de 1635, le missionnaire se présente donc comme un sujet entravé dont le texte emphatique ne cesse de renforcer l'image: [j]e laisse à part un long et ennuyeux silence où l'on est réduit; j'entends pour les nouveaux qui n'ont parfois en leur compagnie personne de leur langue et ne savent celle des sauvages» (11). À d'autres moments, incapables de maîtriser le courant qui emporte les embarcations, les guides autochtones abandonnent leurs passagers à leur sort. Les Français se trouvent ainsi dispersés dans l'étendue du paysage par la force des choses: [e]t quiconque montera ici haut se doit résoudre à tout cela et à quelque chose de plus, même à la mort dont on voit, à chaque moment, l'image devant les yeux» (12). Au moment d'arriver au pied du sentier menant aux villages des Wendats, les guides demandent au missionnaire de descendre

<sup>7</sup> Les jésuites donnent à ce village important le toponyme de La Rochelle (Lettre de Jean de Brébeuf au père Mutius Vitelleschi, 20 mai 1637, 217).

<sup>8</sup> Nous utilisons ici l'édition partielle des *Relations* et des lettres de Brébeuf parue sous le titre *Écrits en Huronie*.



seul sur la rive. Inquiet et incapable de s'orienter, celui-ci n'arrive plus à reconnaître les repères. Comment pourra-t-il trouver à son tour le chemin? À la manière du *Voyage au pays des Hurons* de Sagard, la *Relation* de Brébeuf souligne d'abord la fragilité du sujet, laissé à lui-même dans cet espace dépourvu de toute marque permanente, ce seuil indéchiffrable entre l'eau et la terre. Or, le texte de Brébeuf ne s'arrête pas là. Après quelques instants, ayant retrouvé ses esprits, le visiteur semble reconnaître le sentier qu'il avait emprunté autrefois, mais il n'en sera assuré qu'à la vue bouleversante pour lui du 'lieu où nous avons habité' et de la 'place du vieux village', saccagée par les guerres et les conflits. Ainsi, bien que l'espace interstitiel de l'intérieur des terres autochtones soient représenté chez Brébeuf comme un ensemble de figures architecturales familières, la destruction et la ruine dont il est l'objet renvoie le voyageur à ses inquiétudes mortifères. Habités à longer les rives, en s'y attardant le moins possible de crainte d'être attaqués ou de se perdre, les missionnaires de la Huronie, récollets et jésuites, construiront ensuite dans leurs récits un imaginaire particulier du rivage, de ses indéterminations délétères.

Inversement, comme nous le verrons à l'instant chez René Bréhant de Galinée, l'univers commercial des comptoirs de traite sur le lac Ontario, du Fort Frontenac au poste métisse autochtone de Teiaiagon (aujourd'hui sur la rivière Humber à Toronto), transforme l'espace de la rive en un réseau de lieux habitables, à même de favoriser les contacts économiques. Pour Galinée, la menace est toujours grande sur l'eau comme sur la terre ferme, mais le récit de son voyage témoigne des transformations profondes de l'imaginaire colonial.

### **René de Galinée et l'hivernage**

Parti de Montréal en vue d'atteindre les territoires à l'ouest des Grands Lacs, le missionnaire sulpicien René Brehant de Galinée fait escale en août 1669 pendant un mois dans le village de Ganondagan<sup>9</sup>, capitale des territoires tsonnon-touans (senecas), puis, alors que l'hiver approche, le groupe s'installe sur la rive Nord du lac Érié à l'ouest du grand portage des chutes du Niagara. Cartographe et arpenteur de formation, Galinée est accompagné d'une vingtaine de person-

<sup>9</sup> Aujourd'hui, au sud de la ville de Rochester dans l'État de New York aux États-Unis. Les Senecas y ont ouvert un centre d'interprétation sur l'histoire et la culture autochtone dans la région. Au moment de la visite de Galinée, Ganondagan était considérée comme une très grande agglomération de plus 150 maisons longues, soit environ 4 500 habitants. Il faut se rappeler que Montréal ne comptait que 625 habitants en 1650, selon le recensement de l'intendant Jean Talon (Desrosiers).

nes, dont son collègue sulpicien François Dollier de Casson et du navigateur et commerçant Robert Cavelier de La Salle. Prétextant un malaise, ce dernier abandonnera les missionnaires à leur sort. Contraints par le vent et le froid de s'arrêter, les autres voyageurs construisent ensuite un campement provisoire à l'embouchure d'une petite rivière sur le lac Érié, près de la ville actuelle de Port Dover en Ontario. Alors qu'ils avaient souhaité atteindre le territoire des Pottawatomis plus à l'ouest<sup>10</sup>, les missionnaires font face à d'énormes difficultés d'organisation et décident de rentrer à Ville-Marie par la route du Fort Michillimakinac et de la rivière des Outaouais. Ils arrivent à Montréal à la mi-juin 1670 au terme de dix mois de voyage sans résultat tangible. Épuisé et malade, René de Galinée rédige alors le récit de ce voyage avorté au pays des Pottawatomis.

Le *Voyage de MM. Dollier de Casson et de Galinée*<sup>11</sup>, bien que très peu étudié par les chercheurs, comporte d'importants renseignements cartographiques sur le lac Érié et les terres avoisinantes, de même que des descriptions fascinantes de la faune et de la flore pendant les mois d'hiver dans cette région. Contrairement au lac Huron, les lacs Ontario et Érié sont à la confluence de l'ensemble des sociétés coloniales dans l'Amérique du Nord du XVII<sup>e</sup> siècle. Galinée fait justement le portrait d'une vaste région à l'intersection d'enjeux internationaux dont les voyageurs senecas, français, illinois, anglais, hollandais, anishinabe et autres ne sont que des figures de passage. L'itinérance est ici un facteur de structuration de l'espace. Incapable de comprendre les langues iroquoises, le narrateur explique par exemple qu'il a pu un jour rencontrer par hasard, lors d'une escale, un Hollandais bilingue qui circulait par là et qui lui a servi d'interprète (7). De telles observations sur la complexité linguistique et territoriale du continent à l'époque de la Nouvelle-France font de ce récit viatique un document unique en son genre, d'autant plus que, sur le plan rhétorique, la narration témoigne d'une présence subjective forte et englobante, capable d'observer, de noter et de comprendre les conjonctures générales.

Lors de chaque étape, le missionnaire évalue distances, superficies et altitudes à l'aide du bâton de Jacob qu'il transporte avec lui. Tel est du reste le premier geste posé à l'arrivée en territoire tsonnontouan sur la rive sud du lac Ontario: «[j]e pris hauteur en ce lieu avec le baton de Jacob que j'avois porté, le 26 Août

<sup>10</sup> Actuellement dans l'État américain de l'Ohio et le sud du Michigan.

<sup>11</sup> Le récit de René Bréhan de Galinée ne semble pas avoir fait l'objet d'une édition à l'époque de sa rédaction. Toutefois, le texte est publié pour la première fois en 1875 par la Société historique de Montréal, cette version étant aujourd'hui disponible sur le site Internet de Bibliothèque et archives nationales du Québec. Nous référerons à ce volume sous le sigle VDG, suivi de la page. Il est aussi utile de consulter l'historique de la présence des Sulpiciens en Nouvelle-France dans l'ouvrage de Dominique Deslandres, John A. Dickin-son et Ollivier Hubert (dir.).

1669, et comme j'avois un bel horizon du côté du nord, encore qu'on y voit plus de terre qu'en pleine mer, je pris hauteur par derrière, qui est plus assurée (VDG, 18). L'instrument permet au missionnaire de s'abstraire brièvement de l'emprise de ses guides autochtones, d'envisager l'espace géographique et même culturel différemment à l'aune de mesures rationnelles et quantifiables, et d'atténuer ainsi le sentiment d'extrême vulnérabilité dont avaient témoigné une trentaine d'années auparavant, nous l'avons vu, les récits de la Huronie.

Dans le *Voyage de MM. Dollier de Casson et de Galinée*, l'évocation du long hivernage sur les rives du lac Érié en 1669-1670 constitue un passage d'un intérêt exceptionnel. Contraint de s'arrêter pour la période hivernale, les missionnaires découvrent cette fois un espace apparemment inhabité par les autochtones. Dès le départ, le missionnaire remarque l'emplacement «propice» et la «jolie rivière» (33) qui sont les signes d'une rive habitable et nourricière. Tous les éléments de ce texte concourent à transformer le campement riverain en un véritable jardin où se dégagent tous les signes de l'abondance: cerfs et chevreuils, fruits variés «aussi doux que les plus beaux de France» (33) (pommes, prunes, raisins et châtaignes), eau potable, tout cela à l'abri des vents incessants du lac, le rivage se présente d'emblée comme hospitalier et surtout vide de l'angoisse posée par la présence des peuples autochtones. Il confirme implicitement la disponibilité euphorique de l'espace américain, activée désormais par la présence européenne, de sorte que, selon le texte, les chasseurs autochtones de passage restent ébahis par la beauté des installations: «[i]ls nous visitoient, et nous trouvoient dans une fort belle cabane dont ils admiroient la situation, et ensuite amenoient tous les Sauvages qui passaient par là pour la voir» (34). Ainsi apprivoisé, le rivage édénique décrit par Galinée est exemplaire d'une prise en charge par les Européens de l'espace continental tout entier, les peuples autochtones étant devenus par ce processus subreptice les spectateurs étonnés et impuissants d'une dépossession qui ne faisait alors que commencer. À la fin de l'hiver, renonçant à s'aventurer plus à l'Ouest, Galinée et le groupe de Français choisirent d'ailleurs d'emprunter la route du Fort Michillimakinac et des lacs Hurons et Nipissing, déjà balisée en maints endroits par le pouvoir colonial français. La boucle de l'espace colonial français est bouclée.

## Conclusion

Dans les décennies qui suivront ces premières explorations dans la région des Grands Lacs, la fonction du missionnaire se transformera assez rapidement pour mieux épouser les objectifs politiques et commerciaux de la colonie. «Si les Jésuites ont réussi à évincer les interprètes et à détenir un contrôle idéolo-

gique sur tous les Français se rendant dans le Pays d'en Haut jusqu'à la destruction de la Huronie», écrit Isabelle Bouchard, «ils ne possèdent plus les appuis politiques, dans la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, pour conserver ce même contrôle» (211). À ce titre, le récit de voyage de René de Galinée constitue sans doute un point tournant, alors que le missionnaire, détourné de ses projets d'évangélisation des tribus de l'Ouest, s'attarde plutôt à faire le portrait de territoires d'implantation accueillants et hospitaliers sur les rives du lac Érié. Or, cette déprise de la mission évangélicatrice marquait déjà, en dépit de la solitude et de l'angoisse des voyageurs, les textes antérieurs de Sagard et de Brébeuf sur les espaces liminaires et les terres intérieures du continent. L'assujettissement éventuel des nations autochtones dépendra symboliquement de ce glissement stratégique qui aura fait du missionnaire tant un observateur rationnel des espaces nomades qu'un chanteur de l'étendue à mettre en récit, construire et habiter.

### Bibliographie citée

- Anderson, Emma. *The Death and Afterlife of the North American Martyrs*. Cambridge et Londres: Harvard University. 2013.
- Brébeuf, Jean de. *Écrits en Huronie*. Présentation de Gilles Thérien. Montréal: Bibliothèque québécoise. 2000.
- Dictionnaire biographique des récollets en Nouvelle-France, 1615-1645 – 1670-1849*. Montréal: Bellarmin. 1996.
- Deslandres, Dominique, Dickinson John A. et Hubert, Ollivier (éds.). *Les Sulpiciens de Montréal. Une histoire de pouvoir et de discrétion, 1657-2007*. Montréal: Fides. 2007.
- Desrosiers, Léo Paul. *Iroquoisie, 1666-1687*. Sillery (Québec): Septentrion. 1998.
- Harel, Simon. *Espaces en perdition. Les lieux précaires de la vie quotidienne*. 1. Québec: Presses de l'Université Laval (Intercultures). 2007.
- Jouve, Odoric et al. *Dictionnaire biographique des récollets en Nouvelle-France, 1615-1645 – 1670-1849*. Montréal: Bellarmin. 1996.
- Le Bras, Yvon. “*Les Relations du père Jean de Brébeuf en Huronie: écriture missionnaire et ethnographie*”. Guy Poirier, Marie-Christine Gomez-Géraud et François Paré (dir.). *De l'Orient à la Huronie. Du récit de pèlerinage au texte missionnaire*. Québec: Presses de l'Université Laval. 2011: 139-148.
- Lestringant, Frank, Moreau Pierre-François et Tarrête Alexandre (dir.). *L'unité du genre humain. Race et histoire à la Renaissance*. Paris: Presses de l'Université Paris-Sorbonne. 2014: 221-231.
- Ouellet, Réal. *La relation de voyage en Amérique (XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles). Au carrefour des genres*. Québec: Presses de l'Université Laval. 2010.
- Parmenter, Jon. *The Edge of the Woods: Iroquoia, 1534-1701*. Winnipeg: University of Manitoba. 2010.
- Pioffet, Marie-Christine. “Présentation”. Dossier “Autour de Gabriel Sagard”. *Études littéraires*, (hiver 2016): 7-20.
- Sagard, Gabriel. *Le grand voyage du pays des Hurons*. Texte établi par Réal Ouellet. Introduction par Réal Ouellet et Jack Warwick. Montréal Bibliothèque Québécoise. 1999.

- Short, John Rennie. *Cartographic Encounters: Indigenous Peoples and the Exploration of the New World*. Londres: Reaktion Books. 2009.
- Turgeon, Laurier. *Patrimoines métissés. Contextes coloniaux et post-coloniaux*. Québec et Paris: Presses de l'Université Laval et Maison des Sciences de l'Homme. 2003.

### Online Sources

- Bouchard, Isabelle. "D'une terre de mission à un domaine royal: transformation du rôle du missionnaire dans l'alliance franco-amérindienne (1650-1680)". Québec: Actes du colloque international étudiant du département des sciences historiques de l'Université Laval. 2009: 201-219. En ligne: <http://retro.erudit.org/livre/artefact/2009/004062co.pdf>.
- Galinée, René Bréhan de. *Voyage de MM. Dollier et Galinée*. Montréal: La Minerve. 1875. Bibliothèque et archives nationales du Québec. En ligne: <http://numerique.banq.qc.ca/patrimoine/details/52327/2022916>.
- Sagard, Gabriel. *Histoire du Canada et voyages que les Freres Mineurs Récollets y ont faits pour la conversion des Infidelles*. Paris: Claude Sonnius. 1636. En ligne: <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5855313h.r=Gabriel%20Sagard?rk=42918;4>
- Standen, Dale. "Canoes and Canots in New France: Small Boats, Material History and Popular Imagination". *Material Culture Review / Revue de la culture matérielle*, 68 (automne 2008): 34-47. En ligne: <https://journals.lib.unb.ca/index.php/MCR/article/view/18132/19496>.